

En quête d'une vie meilleure : l'histoire de Yasmine¹

A la frontière de l'Albanie et de la Grèce, un groupe d'enfants part dans la montagne à la nuit tombante. Sa destination : Salonique, la deuxième ville de Grèce, à 160 km à l'ouest. Sous le couvert de la nuit, les enfants feront tout le trajet à pied.

Chaque jour de l'année, il y a en Grèce plusieurs milliers d'enfants albanais, la plupart des Gitans. Beaucoup d'entre eux y retournent inlassablement. Ce qui les y attend est une vie de labeur et de mendicité. Les plus jeunes – quelquefois âgés de quatre ou cinq ans seulement – vendent des fleurs et des bibelots aux touristes. Lorsqu'elles ont atteint l'âge de douze ou treize ans, beaucoup de filles ont déjà été forcées à la prostitution et soumises aux mauvais traitements des entremetteurs et tenanciers de bordels qui les contrôlent.

Ce qui les pousse, c'est la pauvreté et le manque d'espoir d'un meilleur avenir. L'économie de l'Albanie est la plus anémique d'Europe, alors que celle de la Grèce toute proche jouit d'un secteur touristique florissant. Vingt pour cent de la force de travail albanaise est au chômage, et 600 000 personnes ou presque ont quitté le pays ces dernières années. C'est dans ce climat que les enfants partent en quête de meilleures chances ailleurs, souvent avec l'assentiment et les encouragements de leurs familles.

Une fois à la rue et isolés de leur famille et de leurs amis, les enfants se retrouvent exposés à de multiples types d'exploitation. Les aider est une gageure qui revient alors souvent aux organisations non gouvernementales locales (ONG) comme la NPF (« *Help the Children* »). Prenant d'abord le problème à sa source, la NPF identifie les enfants à risque et s'assure qu'ils vont à l'école, parce qu'ils pourront y apprendre les connaissances qui les aideront peut-être à trouver des emplois près de chez eux; c'est également à l'école qu'ils apprennent que la vie de l'autre côté de la frontière peut être hérissée de dangers.

Namik Shehaj est coordonnatrice de projet à la NPF. Elle dit que les parents envoient leurs enfants en Grèce parce qu'ils y voient un moyen de gagner de l'argent pour la famille. « C'est une maladie contagieuse, dit-elle, parce qu'on a l'exemple du voisin sous les yeux : il a envoyé son enfant en Grèce, il y est lui-même allé trois fois, alors on se dit : pourquoi ne pas en faire de même ? ».

C'est ce qui est arrivé à Yasmine², 15 ans. Elle a traversé la frontière cent fois, elle a passé une bonne partie de sa vie dans les rues de Salonique. Elle se rappelle la première fois : « J'avais quatre ans, j'étais trop petite, dit-elle. J'étais avec un voisin. Il a donné de l'argent à mon père et m'y a emmenée – en Grèce. Mon père lui a dit : « prends ma fille et garde-la en Grèce ». Mon voisin, qui s'appelle Todi, a donné à mon père 25.000 *leke* (170 dollars US, soit environ un cinquième du salaire annuel moyen en Albanie), c'était comme si mon père m'avait vendue ».

Yasmine n'est pas la seule fille de la famille à avoir quitté la maison. Son beau-père Agron n'a pas d'emploi depuis plus de dix ans. Marié deux fois, il a neuf enfants, dont trois filles qui vivent en Italie. Il a perdu le contact avec elles depuis plusieurs années et croit qu'une d'entre elles est peut-être morte. Yasmine, une autre fille et deux garçons ont été emmenés en Grèce par des voisins. Agron insiste que s'il a fait partir ses enfants, c'est parce qu'il était pauvre et n'avait pas d'emploi stable.

Sans doute ne savait-il pas ce qui attendait les enfants. Mais Yasmine l'a vu de ses yeux. « Aujourd'hui, il faut gagner 5.000 *leke*. On n'y arrive pas. La nuit tombe et on n'y arrive pas. On dort dans la rue. Alors, de mauvaises choses arrivent. Une fille devra coucher avec quelqu'un pour gagner cet argent, et elle ne dit pas la vérité. Elle dit qu'elle l'a gagné en faisant la manche ».

Alors que la NPF aide les enfants qui ont quitté l'école ou risquent de le faire, on donne aux familles un soutien financier et on les aide à trouver du travail. Les enfants plus âgés comme Yasmine acquièrent les compétences pratiques qui les aideront à gagner leur vie. Elle a appris la coiffure et la couture et espère

recevoir de l'aide pour ouvrir une boutique. C'est seulement lorsque les enfants croiront qu'ils ont un avenir dans leur propre communauté que cessera cette marche pour franchir la frontière.

-
- (1) Un nombre incalculable d'enfants sont exploités dans le commerce du sexe tous les jours partout dans le monde. Beaucoup d'entre eux sont loin de leurs communautés d'origine. La migration forcée ou volontaire se produit souvent parce que les chances d'éducation ou d'emploi ne peuvent se trouver qu' « ailleurs », et les enfants qui s'installent ailleurs ou qui choisissent la migration courent des risques considérables de se faire exploiter, sur le plan sexuel ou autre. En 2000, les Nations Unies ont estimé que près de 13 millions de personnes étaient en train de migrer, soit 2 pour cent de la population mondiale. Sur ce total, 700 000 font chaque année l'objet d'un trafic international, selon le Département d'Etat américain.
 - (2) « Yasmine » n'est pas son vrai nom. Cette jeune fille de 15 ans a été interviewée par une équipe vidéo de l'UNICEF envoyée en Albanie pour créer une documentation filmée en préparation du 2e Congrès mondial contre l'exploitations sexuelle commerciale des enfants, qui doit se tenir à Yokohama (Japon) du 17 au 20 décembre 2001. On peut télécharger ce film à partir du site de l'UNICEF sur Internet : www.unicef.org/events/yokohama.